

David SCHEINERT

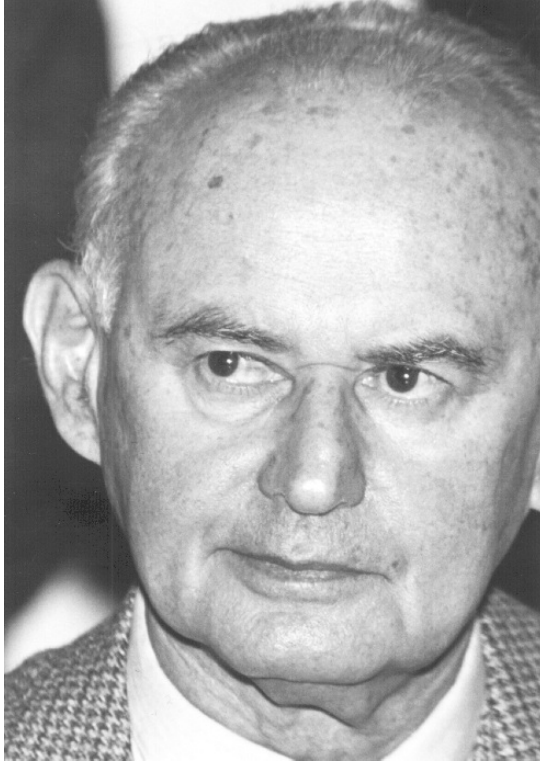


Photo : © J.-L. Geoffroy

Par Jacques-Gérard LINZE

PROVINCE DE LUXEMBOURG
Service du Livre Luxembourgeois

Chacun de nous est le siège de multiples contradictions, parfois plus apparentes que réelles. Il est évident, pour le lecteur de David Scheinert poète, romancier, auteur dramatique ou essayiste, que cet écrivain accuse des contradictions internes beaucoup plus marquées que nous ne pouvons l'imaginer de prime abord, qu'il s'agisse de sa générosité foncière s'opposant à un rigorisme moral et intellectuel exigeant, ou d'une tendresse que mine constamment la sainte colère d'une victime hantée par ses souvenirs tragiques, ou encore d'un élan vers la beauté souvent contenu par le souci de sauvegarder la primauté du fond sur la forme. Si nous pouvons supposer que ces contradictions, à des degrés divers, écartèlent David Scheinert, nous constatons qu'elles forment aussi l'un des principes féconds de son originalité.

Celle-ci s'impose sous deux autres rapports. Sous celui de l'écriture, d'abord, car Scheinert est de ceux qui ont vraiment «un style» (en l'occurrence nullement concerté mais à coup sûr spontané, inéluctable expression ou traduction de la personnalité). Sous cet autre rapport encore, essentiel, de l'expérience assumée : longtemps Scheinert est resté seul, parmi les écrivains juifs de Belgique, à endosser résolument sa judaïté, laquelle impose sa marque à sa poésie et à son oeuvre romanesque aussi bien qu'à son théâtre.

Juif, donc, né en Pologne, immigré encore enfant en Belgique dans les pénibles conditions des exodes des années vingt, David Scheinert est le seul de sa famille à avoir échappé aux « chasseurs de Juifs » et, donc, à Auschwitz (d'où ne sont revenus ni ses parents ni son frère aîné).

Au lendemain de la guerre, il n'avait plus, pour seuls biens, que sa douloureuse mémoire, l'épouse aimante qui a su le sauver dans les années sombres et un impérieux besoin d'écrire.

Biographie

David Scheinert est né le 29 mai 1916 à Czestochowa (Pologne). Les Szajnert (graphie originale du nom) sont souffleurs de verre ou commerçants. En 1924, l'enfant vient en Belgique avec ses parents et son frère Maurice. Ces provinciaux polonais fuient la Pologne de Pilsudski, inhospitalière et antisémite. Jacob Scheinert, avec sa femme Félicie, va se lancer à Bruxelles dans le négoce des rubans.

David a neuf ans. Ses premiers contacts avec le français sont malaisés, mais il s'efforce de maîtriser la langue pour pouvoir affronter les écoles supérieures. Il triomphe des difficultés, puisque en 1934 il peut s'inscrire aux cours de 1^{re} médecine de l'ULB. En même temps, il débute dans le journalisme. Celui-ci lui réussit mieux que les études scientifiques, bientôt abandonnées. Dès 1937, David Scheinert essaie de plusieurs métiers. Il «entre en littérature», aussi. (Ses écrits de ce temps-là sont aujourd'hui perdus.)

Naturalisé belge en 1939, il s'active, tenté à la fois par le marxisme et le sionisme. Mais l'invasion et l'occupation, à partir de 1940, marquent le début d'une époque tragique. David rencontre Suzanne Servais, une Liégeoise qui va l'abriter et le protéger des «chasseurs de Juifs», allemands ou collaborateurs. Ses parents et son frère sont arrêtés en 1943 et déportés à Auschwitz d'où ils ne reviendront pas.

David et Suzanne, mariés en 1945, s'installent à Rixensart où il écrit son premier roman, *L'apprentissage inutile*, puissante évocation largement inspirée de faits vécus. Cet ouvrage capital (du point de vue littéraire aussi bien qu'historique) paraît en 1948 à Paris. Dès lors, Scheinert ne cessera plus d'écrire (tandis que sa femme composera et publiera des poèmes qu'elle signera Suzanne Scheinert-Servais).

Après avoir exercé le métier de délégué médical, Scheinert débute en 1954 dans une profession qui, d'une certaine manière, lui offre la satisfaction d'écrire tout en gagnant sa vie il devient rédacteur-concepteur publicitaire dans une importante agence internationale.

Il voyage beaucoup, surtout dans l'est et le nord de l'Europe.

En 1961, son roman *Le Flamand aux longues oreilles* lui vaut le prix Rossel, très important en Belgique. D'autres prix lui seront attribués par la suite.

En 1964, David Scheinert est l'un des fondateurs du Groupe du Roman qu'il animera jusqu'en 1972. Une crise cardiaque, en 1966, met fin à sa carrière de publicitaire.

Nombre de ses oeuvres ont été traduites en diverses langues. Inversement, il a traduit ou adapté des ouvrages allemands, hongrois, irlandais, ainsi que des textes de langue néerlandaise. On lui doit, de plus, une nouvelle version française du Cantique des Cantiques.

Les Scheinert se fixent en 1968 au bord du lac de Genval. David entreprend alors la composition de sa première pièce de théâtre, *L'homme qui allait à Götterwald*, parfaite réussite créée à Genève en 1972 par le Théâtre de dernier, à l'initiative du metteur en scène René Habib. La même année, David Scheinert fonde le prix littéraire Franz Hellens qui sera attribué à d'excellents écrivains de langue française, tels Anne Philippe, Dominique Rolin, Robert Merle, Paul-Aloïse De Bock et Henry Bauchau.

Aujourd'hui, les Scheinert habitent Bruxelles. David n'a cessé ni d'écrire ni de publier. L'un de ses ouvrages les plus récents, *Confidences d'un Juif hérétique*, est un essai constitué d'une suite de réflexions d'une émouvante franchise et d'un grand courage. La belle fermeté de l'écriture s'y accommode à merveille d'une présence soutenue de l'esprit poétique. C'est un livre majeur, de construction et de ton extrêmement neufs, que dans tous les milieux, juifs ou non, ont remarqué ceux qu'intéressent les problèmes politiques, moraux et religieux de notre temps.

Bibliographie

Romans :

- *L'apprentissage inutile*, Paris, Corrêa (Buchet-Chastel), 1948; rééd. Bruxelles, Société de Commercialisation des Éditions Jacques Antoine, coll. «Passé Présent», 1985.
- *Le coup d'État*, Paris, Minuit, 1950.
- *Le Flamand aux longues oreilles*, Paris, Del Duca, 1959. Prix Victor Rossel 1961.
- *Le mal du Docteur Laureys*, Bruxelles, Éditions des Artistes, 1962.
- *La contre-saison*, Paris, Del Duca, 1966. Prix de l'Académie française.
- *Le voyage en Palestine*, Bruxelles, Louis Musin, 1973.
- *La métamorphose de Pierre Bajut*, Bruxelles, Louis Musin, 1974.

Nouvelles :

- *Bien que la terre soit ronde*, Bruxelles, Le Thyrese, 1950.
- *Les amitiés lointaines*, Bruxelles, Éditions du Panthéon, 1983.

Théâtre :

- *L'homme qui allait à Götterwald*, Paris, Del Duca, 1970. Prix Vaxelaire de l'Académie royale de Langue et de Littérature françaises de Belgique et prix de la Province de Brabant.
- *Les poissons sont morts* et *Les pieds*, Namur, CC Publishers, 1973.

Poésie :

- *La figue sur l'ulcère*, Bruxelles, Marginales, 1949.
- *Requiem au genièvre*, Paris, Pierre Seghers, 1952.
- *Le chat à neuf queues*, Bruxelles, 1952.
- *Et la lumière chanta*, Paris, Pierre Seghers, 1954.
- *Dans ce jardin devenu le monde*, Paris-Bruxelles, Dutilleul, 1956.
- *Comme je respire*, Paris, Pierre Seghers, 1960.
- *Sang double*, Bruxelles, 1962.
- *Une rose pour dix épines*, Paris, Pierre Seghers, 1968.
- *Un coeur de Barbarie*, Bruxelles, Maison internationale de la Poésie, 1976.
- *L'horloge élémentaire*, Paris, Saint-Germain-des-Prés, 1980.
- *Le tambour bat*, Paris, Messidor, 1986.

Essais et témoignages :

- *Les écrivains belges devant la réalité*, Bruxelles, La Renaissance du Livre, 1964. Prix Léopold Rosy de l'Académie royale et prix des Bibliothèques publiques.
- *La vie des hommes vue par les écrivains*, Bruxelles, Sodi, 1967.
- *Constant Burniaux ou la hantise du temps*, Tournai, Unimuse, 1973.
- *Confidences d'un juif hérétique*, Bruxelles, Vie ouvrière, 1989.

Traduction :

- *Le Cantique des Cantiques*, Paris, Abram Krol, graveur, 1952.

À consulter :

- Gilles Nélod : *David Scheinert, un tempérament*, Bruxelles, Les Cahiers du Groupe, 1970.

- Daniel Cologne : *David Scheinert sur les traces de Kafka*, Bruxelles, Louis Musin, 1973.
- Jacques-Gérard Linze : *David Scheinert ou l'unité perdue*, Vieux-Virton, La Dryade, 1975.
- Jacques-Gérard Linze : *Humanisme et judaïsme chez David Scheinert*, Paris, P. J. Oswald, 1976.
- Lászlo Ferenczy : *David Scheinert ou la passion du juste milieu*, Bruxelles, Louis Musin, 1983.

Texte et analyse

Il est malaisé, pour qui aime l'oeuvre de David Scheinert, de choisir un extrait lui ressemblant tout entier et de manière définitive. C'est que, s'il reste fidèle à lui-même à travers ses écrits, dans la tendresse comme dans la colère, en prose comme en poésie, il se renouvelle assez pour qu'aucun fragment isolé ne soit totalement représentatif. Pour ce qui est de la forme, le principe majeur de sa qualité d'écriture est, avec un vocabulaire expressif, voire réaliste et sensuel, son art de jouer sur les variations rythmiques. Pour le fond, le lecteur a tôt fait de saisir des traits de natures différentes mais, ce qui ne simplifie pas le travail du commentateur, souvent coexistants, combinés dans un même passage : influence de la culture hébraïque, prégnance des souvenirs, cicatrices laissées par la persécution nazie, amour de la terre d'adoption, horreur de l'injustice et de l'oppression... Il est heureux que, dans la structure-type des «Dossiers L», des extraits non commentés puissent, après une analyse telle que la présente, élargir l'angle de vision du lecteur.

J'ai choisi un poème du très beau recueil ***Sang double*** : ce sont de ces pages autobiographiques que l'on découvre deçà delà dans bien d'autres ensembles. Ici, Scheinert raconte, sous une forme quelque peu différente, des événements rapportés aussi dans le «roman-souvenir» ***L'apprentissage inutile***.

Cette boule osseuse

Un poème n'est pas une pièce d'identité, avec des dates et des empreintes, un long numéro triste compris par les banquiers et une photo à laquelle vous ne ressemblez plus.

Et pourtant, je vous dirai, mes bons amis et vous, mes ennemis sucrés, je vous dirai ce que j'ai dans cette grande boule osseuse et dans ce coeur à deux saisons.

Je suis né dans une ville polonaise où j'ai connu d'immenses croix sur la plaine et les myrtilles du matin et la toile claquante des échoppes et l'oeil mort de Pilsudzki.

Je suis fils, petit-fils et arrière-petit-fils de souffleurs de verre et de marchands de province qui chaque samedi devenaient rois, avec pour toute couronne un cube de cuir usé sur leur front de Juifs.

Enfant polonais et enfant circoncis, j'arrivai par une pluie battante dans Bruxelles qui dormait, pleurant mon ballon bleu sous les yeux naïfs des mannequins de cire.

Et puis ce fut la vie avec ses hangars et ses lampes balancées et ses coups de lanière et le craquement du pain azyme et le cri déchirant du Jour du Pardon et l'amour d'une princesse qui s'appelait Sion et la peau des belles filles qui n'avaient pas de nom.

Je marchais, je courais, ramassant des châtaignes, Balzac était mon père et je battais mon frère, et il y avait autour de moi l'amitié silencieuse et forte de l'air salé venu de la mer, et la couleur des prunes du verger et la voix narquoise du peuple.

Et le Juif en moi ne mourait pas – peuvent-ils mourir Osée et Ézéchiel et David Psalmiste et les fiers bergers et les maçons siffleurs d'Israël ? – mais le levain de la justice se mêlait au miel du Brabant, et un autre moi naissait, pétri de la glaise de Thyl et de celle de Tchantchè, avec, au milieu de la figure, le nez d'un soudard hébreu.

Et je me trouvais bien auprès des tresseurs d'osier de Bornem et des charbonneux de la Bouverie, et les géants bariolés et raidés des nuits de la Grand-Place et la rumeur des grèves et les pétards des kermesses et l'amour moqué par un merle curieux(1) et la sonnerie d'un tramway bringuebalant comme une grosse jument jaune et les yeux mouillés par la pluie de mars et le retour au logis par les mêmes sentiers ravinés, parfumés de résine, tout cela, hier, aujourd'hui et demain, c'était et c'est ma vie, plus vraie que le pauvre papier avec son long et triste numéro compris par les banquiers.

La première observation qu'appelle cet extrait tient à la forme : la longueur des versets qui remplacent ici le classique vers français, régulier ou non, fait inmanquablement songer aux grands textes bibliques. Tous les poèmes de Scheinert ne sont pas ainsi faits de versets : il en est en vers mesurés et même, abondants (de ceux que l'écrivain appelle chansons), composés de vers brefs.

Si l'on a lu, dans *L'apprentissage inutile*, le récit circonstancié de l'arrivée du petit David à Bruxelles, on mesure l'habileté avec laquelle, devenu grand, il a su condenser en une dizaine de lignes l'essentiel d'un épisode qui, en prose, dans *L'apprentissage inutile*, occupe une demi-page bien dense, et a su même en dire plus (ou nous en faire deviner plus) par ces dix lignes-ci que par cette demi-page-là : il y émet un avis sur la nature du poème ou, plutôt, sur ce que le poème ne. il caractérise certain trait de ses relations d'homme avec peut être, autrui, coïncé qu'il est entre amis et ennemis; il précise son origine et égrène quelques souvenirs d'une enfance passée dans le climat politique que l'on devine; il nous fait sentir l'exil, raconte son arrivée à Bruxelles et l'incident du ballonnet perdu (qui, ici, est bleu alors qu'on le trouve rouge en d'autres pages, et lâché non à Bruxelles mais dans une ville allemande traversée durant le voyage vers la Belgique).

1. Notons en passant cet "amour moqué par un merle" une évidente référence au "merle moqueur" de Jean-Baptiste Clément dans *Le temps des cerises*.

David Scheinert a quarante-six ans quand il publie *Sang double*. Il y a longtemps, on s'en rend compte tout de suite, qu'il a acquis la maîtrise de son expression et sait échapper au danger de prolixité qui guette les manieurs de versets, genre apparemment facile et qui pourtant exige une très grande et vraie éloquence.

Fondé sur une mémoire fidèle et précise, ce poème concentre en soi toute la symbolique de l'expatriation, de ses problèmes douloureux, avec juste ce qu'il faut d'évocation de joies simples, d'atmosphères et de détails pittoresques à jamais perdus, sauf dans cette mémoire (les myrtilles du matin, les échoppes, les rites du sabbat), sans manquer une occasion de critiquer *a posteriori* la Pologne antisémite de Pilsudzki. Les *yeux naïfs des mannequins de cire* nous parlent évidemment des vitrines éclairées des magasins au centre d'un Bruxelles nocturne peut-être surprenant pour l'enfant qui vient de Czestochowa, localité qui n'est certes pas un village mais n'a rien non plus d'une capitale, surtout en 1924. (Et la pluie si typiquement belge ne manque pas au rendez-vous.)

Quoique non structuré selon une métrique régulière et, de ce fait, apparemment proche de la prose, le verset de David Scheinert est puissamment poétique non seulement par ce qu'il exprime ou par son lexique, mais aussi par son rythme aux traits variés, toujours adaptés aux inflexions de la pensée et du sentiment. C'est ainsi, par exemple, que l'afflux des souvenirs s'engouffrant, dirait-on, au seuil de la conscience comme des visiteurs pressés de se faire reconnaître et recevoir, se traduit par une accélération de la cadence : *Je marchais,/je courais,/ ramassant des châtaignes*, avec cette intrusion, si spontanée qu'elle semble presque surréaliste, d'un élément culturel immédiatement suivi d'un autre élément, tout simplement narratif. *Balzac était mon père/et je battais mon frère*, amenant aussitôt le retour d'un lyrisme quelque peu apaisé en une période plus longue, étale : *et il y avait autour de moi l'amitié silencieuse et forte de l'air salé venu de la mer, et la couleur des prunes du verger et la voix narquoise du peuple* (je souligne ces cinq derniers mots parce que, dans le témoignage brut, sans symbolisme social ou politique, David Scheinert est parvenu à insérer sans douleur, sans hiatus, une allusion dictée par ses préoccupations humanistes. Nous trouvons ici le produit du mariage, si diffi-

cile à réaliser, de la revendication libertaire inhérente à toute démarche de création poétique sincère avec la rigueur (dans l'emploi des mots comme tels et dans leur agencement) indispensable à toute construction discursive.

On notera la facilité avec laquelle Scheinert use du contraste ou même, sans aller jusqu'à l'opposition, de la diversité des *regards* qu'il nous fait jeter sur son univers ou son paysage. Contrastes : *poème* et *pièce d'identité*, *bons amis* et *ennemis sucrés*, *boule osseuse* et *coeur à deux saisons*. Diversité : *croix sur la plaine*, *myrtilles du matin*, *toile des échoppes* et *oeil mort de Pilsudski*; ou bien : *marchands aux fronts de Juifs* qui deviennent *rois*, *enfant polonais* **et** *circoncis*...

Grand lecteur, Scheinert est bon connaisseur de l'humour juif, dont il m'a rappelé un jour qu'il consiste à retourner un vieil habit pour en faire un autre qui paraisse neuf : c'est un humour de minorités, d'opprimés, cette vraie *politesse du désespoir* qui a trouvé sa source dans les pogroms slaves et dans les persécutions fascistes. L'humour juif new-yorkais, popularisé par quelques grands écrivains américains et peut-être surtout par le cinéma (celui de Woody Allen, par exemple), est de la même essence mais il vise davantage au comique et naît d'un constat de solitude individuelle dans la société moderne bien plus que de la faiblesse d'un groupe social dans un entourage hostile. Ces formes-là de l'humour sont souvent «de situation». L'humour de David Scheinert, peut-être à peine perceptible pour un lecteur insuffisamment attentif, fréquemment teinté d'une ironie assez latine, est plutôt humour verbal, apparaissant dans des expressions imagées où parfois les mots juxtaposés semblent se contredire comme pour souligner le caractère dérisoire de la parole elle-même. Images frappantes que ce *long numéro triste compris par des banquiers* ou cette *photo à laquelle vous ne ressemblez plus*, et contraste expressif que celui des *bons amis* et des *ennemis sucrés*, ou celui de la *vie, plus vraie que le pauvre papier avec son long et triste numéro*.

Qu'on me permette ici une observation toute personnelle et plus pratique que savamment littéraire : l'oeuvre de David Scheinert mérite une

David SCHEINERT - 16

lecture attentive, recueillie, et pourtant je pense que, pour un premier contact, elle est de celles qui pourraient gagner à être avalées avec gourmandise, par généreuses bouchées.

Dossier David Scheinert

Choix de textes

Dans un Grand restaurant, dans un vaste magasin ou dans le hall d'une gare, un ballonnet rouge monte vers le plafond qui est très haut. Tout en bas, au milieu de la foule et de son vacarme, un garçon hurle en regardant monter le ballonnet. La foule tourne, le ballonnet monte et le petit garçon hurle. Il ne pense pas à l'Allemagne, mais. « Mon ballon est parti ». Je puis dire en toute vérité que c'est sa première déception.

(L'apprentissage inutile, Première partie, chapitre III)

La Belgique est une grande gare et une ville très noire. C'est aussi un taxi où l'on est fort serré entre ses parents , son frère et un monsieur qu'on ne connaît pas. Des rues, des rues, des rues. Des mannequins dans une vitrine m'ont regardé. Ils sont nus. Leurs lèvres sont les plus rouges que j'aie pu voir. Ils les ont entr'ouvertes. Le taxi roule. Que voulaient-ils me dire ? ils ne me lâchent pas. Je dors cette nuit à côté d'un corps étranger. Ma première nuit en Belgique.

(Ibidem. Première partie, chapitre IV)

Si, pour ma part, j'avais de la chance avec les patrouilles, je rencontrais trop souvent la longue auto de la police. Je finissais par avoir l'impression qu'elle m'épiait comme une bête. Je surveillais la plaque de toutes les voitures. C'était devenu une habitude. Un jour, que je flânais – car il m'arrivait encore de flâner – dans une rue large, claire, faite pour la joie des yeux et des portefeuilles bien = garnis, je l'aperçus, la garce. Elle avançait lentement, longeant le trottoir d'en face. Elle semblait me suivre. Arrivée à mon niveau, elle s'arrêta. Un homme passa la tête par

la portière. Il m'observait. Je pressai le pas. Je ne voulais pas courir, mais la peur me faisait haleter, comme si j'avais couru.

(Ibidem. Troisième partie, chapitre XXXXVIII)

Mon domicile était surveillé. Lorsque je le quittais le matin, un individu, surgi de je ne sais où, se collait à mes talons et ne me lâchait qu'à l'entrée de la librairie. Lorsque Je sortais du magasin, l'ombre d'un inconnu se mêlait à la mienne. Il me semblait que j'aurais été plus libre dans une cellule de prison où j'aurais, du moins, trouvé la paix de l'esprit. Mon imagination multipliait les ennuis. Les limites d'un emprisonnement bête constituaient un avantage. J'étais mille fois plus enchaîné que si je l'avais été en réalité. Le chef résistant qui avait été abattu au moment où il sortait de la villa du colonel Forest, ne s'attendait pas à un attentat. Je m'attendais à tout. Et cette attente, Comme une pieuvre, changeait chaque jour d'aspect. Quelque horribles que soient les derniers jours d'un condamné à mort, il en sait d'avance l'issue. Il n'y a pour lui qu'une fin possible. Pour moi, il y en avait cent, mille. Il prévoit le comment, s'attache aux détails. J'ignorais le pourquoi et n'avais même pas la possibilité de m'intéresser au déroulement de la cérémonie, de disparaître dans le dédale de la procédure.

(**Le coup d'État**, Troisième partie, chapitre XIII)

CALENDRIER DE LA CHANCE

À trente-sept ans, j'ai une belle maison avec des fauteuils qui endorment, des cactus qui réveillent et un chien sur le tapis, à trente-sept ans j'ai une belle maison.

Un monsieur qui a des relations dans le ciel m'a souri : le travail, voyez-vous, est toujours récompensé chez nous, un bon monsieur m'a souri.

Au bon monsieur j'ai dit : en 24 ma mère repasse des rubans, mon père les vend et moi je suis jaloux du vent, ma mère repasse des rubans.

En 35, entourés de rayons, lèvres pincées et coeur lourd, ils se dessèchent à gagner des sous pour moi qui tiens un diplôme plein de fruits, pour le Reich qui tourne ses canons vers notre pays, ils se dessèchent à gagner des sous.

En 38, mon père a un magasin, ma mère un ulcère, moi une bibliothèque et Hitler, la peau des Tchèques, Hitler a la peau des Tchèques.

En 41, mes parents mettent les rubans dans les caisses, car ils disent en tremblant les Boches s'en iront au printemps, ils mettent les rubans dans les caisses.

En 44, les Boches s'en vont, laissant un portrait troué, un piano muet, les Boches s'en vont avec mes parents.

En 45, avec leur mort, j'achète une maison et vends les caisses pour faire des chansons, et les gens sourient : ça n'a pas de prix, en 45 j'achète une maison.

En 50, tout est mangé, je cherche du travail, poètes, repassez, il n'y a rien pour vous, sinon la liberté, en 50, tout est mangé.

Voilà pourquoi, mon bon monsieur, à trente-sept ans, j'ai une belle maison avec des fauteuils qui endorment, des cactus qui réveillent, un chien sur le tapis, et dans les tiroirs des dettes et des chansons, car le travail, voyez-vous, est toujours apprécié chez nous, voilà pourquoi j'ai une belle maison.

(Extrait de *Et la lumière chanta*)

Le lendemain matin, Pier remarqua que la joue de Staf était barrée par une longue égratignure. Il lui demanda ce qui s'était passé.

— *J'ai glissé, dit son ami qui tirait à ce moment les billets de la sacoche et s'apprêtait à les compter.*

Une dès cartouchières glissa sur la table.

— *Qu'est-ce que c'est ?*

— *Tu ne vois pas que je compte ? grogna le forgeron.*

Préoccupé par ce qui s'était passé durant la nuit, impressionné par tout cet argent qui ne lui appartenait pas, il se trompa dans ses calculs, recommença, se trompa encore et, de guerre lasse, écarta les billets en poussant un soupir.

— *C'est l'argent qui te rend triste ? murmura Pier. Si tu avais vu hier le sourire des gens qui achetaient des poulets...*

Et il raconta à son ami comment lui et Michel avaient fini par trouver Saint-Nicolas assis derrière la vitrine d'un grand magasin, dans la ville des riches. Il lui décrivit la splendeur des jouets, le ravissement des petits, la ruée des grands, l'intervention des portiers :

— *Ils croyaient que nous avions des poux...*

(Le Flamand aux longues oreilles, Deuxième partie, III)

LA CHANSON DU BON SERVITEUR

*Quand mon dieu a de la veine
Et qu'il lui faut des mitrons,
C'est moi qui dénêche les graines.
Je suis le nez du patron.*

*Quand mon dieu désire entendre
Ce que mijotent les mitrons,
Je me glisse pour les surprendre.
Je suis l'oreille du patron.*

*Quand mon dieu veut qu'on culbute
Le plus franc de ses mitrons,
C'est moi qui provoque la chute.
Je suis le pied du patron.*

*Quand mon dieu bat en retraite,
Poursuivi par les mitrons,
Je retarde sa défaite.
Je suis le cul du patron.*

(Extrait de *Comme je respire*)

LES HOMMES PAR TON ÂME

*La coccinelle n'est pas muette, mon amour, elle me dit ton sang vivant
qui coule sous le scalpel.*

*Les lunettes ne sont pas aveugles, mon amour, elles pleurent avec les
yeux de mon père étouffé à Auschwitz.*

*Les roses ne sont pas seules, mon amour, des joues de femmes s'y
reposent, des lèvres s'y baignent.*

*Le café que je bois, mon amour, j'y vois remuer les desseins du Brésil,
le lent réveil d'un peuple.*

*Et la boule tigrée, mon amour, que fait rouler le chat, devient en un
instant un globe veiné de fleuves.*

*Ainsi tout me relie au monde, à ses fureurs et à ses renouveaux, l'épi
de maïs et la branche cassée.*

Le tonneau bruni par les averses, le balai penché sur la chèvrerie et les rêves du vieux chien.

Ainsi je retrouve l'Afrique dans la flamme qui nous dore et la misère de l'Inde dans les cendres fugaces.

Ainsi me regardant, mon amour, dans le miroir bordé de feuillage, je cesse de me voir et je vois des hommes.

(Extrait de *Sang double*)

JÉRÔME

— *Alors ?*

LE BUCHERON

— *C'est pas facile. Faudrait du temps, le temps de l'histoire, de raconter en suivant l'histoire. Mais c'est pas possible. Alors, on gâche la moitié. On dit il y avait un homme, et on oublie l'enfant et le gazouillis et tout le reste. Tant pis. Il y avait donc un homme. Comme vous et moi. Peut-être un peu meilleur ou un peu moins mauvais.*

JÉRÔMÉ

— *Cela se passait à quelle époque ?*

LE BUCHERON

— *Si vous commencez à m'interrompre, on n'y arrivera jamais. L'époque ! Quelle importance ? Hier, aujourd' hui, sûrement demain. Abrégeons. Un jour, les gens ont remarqué qu'il ne leur ressemblait pas du tout. Ça les gênait dans leurs petites combines et surtout dans les grandes. Alors, ils lui ont tendu un piège. Un mot pris pour un autre. Quelques phrases obscures, comme quand vous avez trop bu. On l'a traîné devant le juge. On l'a interrogé. Il n'a rien dit. On l'a accusé. Il a gardé le silence. Eux, ils n'attendaient qu'un aveu, un mensonge. Il aurait dit : « Je suis coupable », ils l'auraient trouvé innocent, aussi innocent qu'eux,*

un complice, quoi... Mais lui, il les regardait avec pitié. C'en était trop. Ils l'ont condamné. Une drôle de sentence. Une double erreur. Il y avait dans les environs, un petit bois avec un arbre curieux. Un tronc de la taille d'un homme, avec deux branches horizontales, pas plus longues que vos bras. Vous auriez dit une croix qui aurait poussé toute seule. Ils l'ont cloué dessus.

JÉROME

— *Et qu'est-ce qui est arrivé ?*

LE BUCHERON

— *Qu'est-ce qui peut arriver à un homme que l'on cloue sur du bois par les pieds et par les mains ?*

JÉROME

— *Il est...*

LE BUCHERON (inclina la tête.)

— *Quant à l'arbre, il a guéri rapidement, et depuis, il reverdit à chaque printemps.*

(L'homme qui allait à Götterwald, acte II, scène IV)

Le téléphone continuait à sonner. Il saisit le combiné :

— *Allo.*

— *Monsieur Bernard Simon ?*

Une voix jeune, douce, plaisante. Sans doute, un employé d'un nouveau service. le Département des Condoléances.

— *Oui.*

— *Voudriez-vous préparer votre valise ?*

— *Pardon ?*

— *Votre valise.*

- *Qui êtes-vous ?*
- *Vous avez un long voyage à faire.*
- *Un voyage ?*
- *Est-ce que vous connaissez la Palestine ?*
- *La Palestine ?*

Il répétait les mots inconsciemment, déchiré entre le rêve et la réalité, faible comme un enfant qui ne comprend pas ce que disent les grandes personnes, les yeux encore humides, la main droite caressant le buvard comme si c'était le corps d'Aline.

- *C'est un beau pays, la Palestine, Monsieur Simon, et le climat y est bien meilleur que dans le nôtre.*
- *Je ne comprends pas. Que voulez-vous de moi ?*
- *Que vous partiez en Palestine.*
- *Pourquoi en Palestine ?*
- *Pour une raison bien simple, Monsieur Simon. vous êtes Juif.*

La voix restait douce et aimable, comme si l'homme le remerciait pour un service rendu.

(Le voyage en Palestine, Lundi, p. 12)

AMOUR CERF

Femme miniature entrée dans la tête et sortie par l'oreille, dansant l'amour avec mon corps dans la nuit.

Amour fou, amour cerf et graal, amour cerf qui brame, biche humectée, cabrée et juteuse.

Au jour, le rêve devient réveil, et le coup de foudre couperose, agaceries filant comme des mailles.

L'index telle l'aiguille du temps tourne en rond et celle qui est devient celle qui n'est pas après une heure soupirée.

(Extrait de ***Le tambour bat***)

Nous avons vidé notre âme et notre chair de ce qui était l'Éternel. Nous avons gratté notre peau jusqu'au sang pour que disparaisse l'odeur même d'Adonai. Nous avons enlevé nos bottes poussiéreuses, notre caftan noir et la calotte gardienne de nos pensées. Nous avons jeté au loin le châle rayé et les phylactères de cuir.

Nous nous sommes débarrassés du relent des oignons et avons rasé notre barbe et nos bouclettes orientales.

Nous avons revêtu des vêtements de laine beige et notre nez s'est redressé. Nos paupières se sont libérées des insomnies et nos oreilles en alerte ont pris la forme de coquillages délicats.

Notre dos s'est relevé, notre voix raffermie et nos rêves, enfin, sont devenus des jardins. Nous avons couru en chantant derrière des femmes nues.

La page était tournée. Plus rien ne nous rattachait aux impasses anciennes. L'horizon était en vue. Nous regardions les plantes et les rivières et nos enfants jouaient innocemment.

C'est alors qu'une voix sauvage a éclaté au-dessus de l'univers. Un doigt s'est tendu vers nous, la croix s'est tordue et nous avons vu dans les yeux de nos frères l'ombre de notre mort.

(***Confidences d'un Juif hérétique***, p. 40-41)

Synthèse

David Scheinert enfant ne parlait pas français. Il nous paraît aujourd'hui bien puissant dans le maniement de notre langue. Le fait est remarquable en soi, certes, et pourtant ce n'est pas là que nous irons chercher l'explication de l'importance qu'a prise cet écrivain multiple – romancier, auteur dramatique, poète, essayiste et critique – dans nos lettres. Cela vient plutôt, je pense, de traits apparemment contradictoires de son caractère et de sa personnalité, à lui qui, héritier de l' ancestrale tradition judaïque, a eu le temps de s'imprégner de culture polonaise avant de venir assimiler la nôtre.

Paradoxalement, sa générosité, réelle mais mal perçue par certains, peut sembler se nier, quand, mal accueilli et donc déçu, il agit en homme hypersensible, avec colère, voire agressivité. Mais cet homme, séduit depuis longtemps par ce que j'appellerais une gauche idéaliste, est rongé par un intense besoin de justice qui l'amène à manifester publiquement beaucoup de courage pour contredire des Européens, même sincèrement prosémites et une partie non négligeable des Israéliens, lorsqu'il s'agit de défendre les droits des Palestiniens au Proche-Orient ou des immigrés de toutes races dans notre Occident.

On voit que sa première oeuvre, *L'apprentissage inutile*, constitue, sous la forme d'un roman largement dominé par un authentique vécu, une protestation contre des injustices historiques dont, bien entendu, les exactions et atrocités nazies ne sont pas les moindres.

Certaines des proses qui ont suivi ce premier roman se sont quelque peu détachées de la problématique des relations interraciales ou internationales pour s'inspirer davantage des comportements individuels, généraux ou odieux, dans des contextes politiques ou sociaux géographiquement plus limités et plus proches de notre pays. Il est aussi des romans qui, sans négliger des aspects politiques bien de notre temps, s'en prennent surtout à l'hypocrisie et à l'imposture.

Avec *La contre-saison*, Scheinert a donné une suite à la quasi-autobiographie entamée avec *L'apprentissage inutile*. La paix est revenue et, cette fois, c'est de sa vie de simple citoyen, publicitaire engagé dans le système des multinationales, que le romancier va s'inspirer.

Reste *Le voyage en Palestine*, très beau roman porté par une voix nouvelle, avec un ton nouveau : le style vigoureux, viril, caractéristique de Scheinert s'adoucit et une plus grande fluidité est peut-être l'une des causes de l'impression d'unité et d'homogénéité que nous laisse cet ouvrage.

En 1950, c'est-à-dire à l'époque où la poésie de Scheinert est fortement teintée de culture ou d'esprit judaïque, les neuf nouvelles du recueil *Bien que la terre soit ronde* sont certainement uniques en leur genre, à tout le moins dans les littératures d'expression française. Ici David Scheinert ne se contente pas de raconter des «histoires juives», mais il le fait sur un ton et dans un climat que même avec notre incompetence en la matière nous nous autorisons à trouver typiquement juifs et, à la limite, orientaux. Ce recueil a été réédité en 1983 sous le titre *Les amitiés lointaines*.

Ce n'est que peu avant 1970 que David Scheinert s'est attaqué à l'écriture dramatique. On peut tenir *L'homme qui allait à Götterwald* pour une réussite aussi marquante que le furent le précoce *Apprentissage inutile* et le très équilibré (dans son débit) *Voyage en Palestine*. Des transpositions y travestissent radicalement l'expérience vécue, mais cette pièce en trois actes n'en est pas moins nourrie des souvenirs d'un écrivain aussi marqué par son aventure personnelle que par l'aventure du monde.

Les poissons sont morts, autre pièce en trois actes, autre ouvrage de qualité, diffère du précédent par le thème et le détail, mais en demeure assez proche par le climat. Cette fois, Scheinert a davantage, comme dans son premier roman, voulu rapporter fidèlement certains points essentiels de son histoire personnelle. La troisième pièce, *Les pieds*, elle aussi en trois actes, est une farce d'un comique proche du burlesque judéo-américain. C'est une caricature du régime national-socialiste et de toutes les dictatures.

Quoique très variée, l'oeuvre poétique porte dans presque toutes ses pages la marque irrécusable de l'esprit «scheinertien». Sa diversité est pourtant indéniable, qu'il s'agisse de la forme (laquelle va des longs textes composés d'amples versets qui soit évoquent un héritage hébraïque, soit différemment semblent se situer dans la lignée de quelques grands poètes français modernes – Péguy, Claudel, Saint-John Perse –, pour aller jusqu'aux chansons, voire à des formes proches de la chansonnette, faites de vers courts, souvent joyeux, que longtemps l'auteur a paru affectionner au point d'en introduire plusieurs, groupées, dans ses recueils), ou qu'il s'agisse de l'esprit même du discours poétique, puisque voisinent ici des poèmes d'humeur, des déclarations amoureuses, des réflexions sur la vie et des textes de portée sociale ou politique. Le tout, principalement au début, tolérant l'intrusion d'un certain prosaïsme dans le lyrisme.

Les premiers recueils, c'est manifeste, se veulent typiquement juifs. Ils sont aussi marqués, passivement dirait-on, par l'angoisse, et activement par certaine virulence. Avec *Et la lumière chanta*, Scheinert se rassérène et son verset, qui peut être violent, nous apparaît tout de même conditionné par une respiration moins haletante, plus maîtrisée.

C'est le moment où, séduit par les possibilités expressives de ce verset dont la forme satisfait (pour des raisons de tradition ou de tempérament) une part non négligeable de sa personnalité, David Scheinert nous donne une traduction de l'admirable *Cantique des Cantiques*.

Dans ce jardin devenu le monde annonce un adoucissement de l'inspiration et peut-être, simultanément, un recours plus fréquent à la métaphore comme aux notations marquées par la sensibilité. couleurs, sons, saveurs, émaillent des textes dont plusieurs sont pleins de charme. Plus intimiste, plus mélancolique aussi, *Comme je respire* est une réussite totale, et ce n'est pas pour le nier que Marcel Thiry, en 1960, disait le tempérament poétique de Scheinert étranger au génie français.

Avec *Sang double*, le poète applique son propos, très éloquemment, au thème de la double appartenance, juive et belge (et je dirais, plus précisément, que par sa fixation géographique, Scheinert est encore plus spécifiquement brabançon).

Revient ensuite, quelque peu, l'ancienne manière, narrative ou descriptive, où les versets se rapprochent assez librement de la prose lyrique.

Des quatre derniers recueils parus à ce jour, *Ce coeur de Barbarie* est le plus volumineux et le plus varié : vers et versets, poésie et prose y alternent, comme y voisinent des textes issus du quotidien vécu, des réactions sentimentales, avec des références à la guerre et des hommages aux victimes de celle-ci.

Les beaux ensembles de versets de *Le tambour bat* sont assez variés, mais plusieurs ont ceci de commun qu'ils portent la trace de cette nostalgie, dont Scheinert ne peut ni ne veut se défaire, d'une harmonie universelle. *La mémoire des cendres* nous apparaît, comme son titre l'indique, tel un retour de la plume sur les sentiers qu'elle a peut-être le plus volontiers fréquentés.

Récemment (1989), David Scheinert a ajouté à sa bibliographie un titre que l'on ne peut absolument pas ignorer. Ce sont ses *Confidences d'un Juif hérétique*, un essai, une longue déclaration fondée sur une non moins longue réflexion. Mais c'est un essai d'humeur, que l'auteur semble avoir composé « en suivant sa pente. » S'y succèdent des méditations, des évocations de souvenirs et même des poèmes qui, du reste, s'intègrent parfaitement à son propos. On peut avancer que cet ouvrage d'une indéniable authenticité de ton, articulé par un homme dont l'expérience humaine a été d'une intensité tragique et d'une valeur capitales, restera l'un des plus précieux témoignages sur notre époque et sur notre société, avec la participation qu'y prennent les modes judéo-européen et israélien.

On le voit par ce qui précède, David Scheinert est un écrivain de premier plan dans les lettres françaises de Belgique, non seulement par le volume de son oeuvre ou par la qualité de son message, mais aussi par la richesse et la diversité de thèmes et de techniques mis au service d'une pensée parfois brusque, mais toujours généreuse.

Jacque-Gérard Linze
de l'Académie